L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 16 AOUT 1891.

L'HOMME AU SAC.

Il y a sacs et sacs, comme il y a fagots et fagots.

Nous avons le sac aux écus, le sac à la malice et bien d'autres sacs encore.

Celui dont il va être ici question était et est probablement encore un sac dans la plus simple acception du mot, c'est-à-dire un sac en grosse toile écrue, large de quatre-vingts centimètres, long de deux mètres à peu près, sab à farine ou à pommes de terre, qu'un homme en veste de velours, enfant de l'Auvergne ou de l'Aveyron, portait sur son dos le jour de la fête.

En voyant passer et repasser ce Savoyard sous nos fenêtres une heure avant la rentrée des troupes qui revenaient d'Italie, nous ne laissions pas que d'être fort intrigué, nous nous demandions par quelle suite d'idées cet homme avait été entraîné à porter un sac sur le boulevard Montmartre, à deux pas du boulevard des Italiens, entre les rues Richelieu et Drouot, c'est-à-dire au milieu d'une foule tellement compacte, que ceux qui avaient l'prudence de se moucher ou de prendre une prise ne pouvaient plus replacer leurs bras et étaient obligés de les tenir en l'air.

Nous ne tardâmes pas à satisfaire notre curiosité. Après avoir bien regardé à droite et à gauche, ses yeux parurent s'arrêter avec satisfaction sur un de ces kiosques en bois peint dont l'administration des voitures publiques a orné les boulevards.

Pendant un instant, nous pensâmes que l'Auvergnat épelait l'enseigne portant ces mots

SURVEILLANT No 15.

Il n'en était rien. Le gaillard nourrissait un plan qu'il ne tarda pas à exécuter. S'avançant à grand'peine vers le kiosque, il fixa son sac à un crampon placé à la corniche de la baraque; puis, serrant fortement de ses poignets le fourreau de toile, il s'enleva et parvint, avec facilité, sur la toiture. Le sac était que échelle.

Examinant avec soin l'endroit où il serait placé le plus convenablement, il prit en quatre sa gaine bise, la posa sur le côté de la toiture donnant sur le boulevard et vint s'asseoir commodément dessus; le sac était un coussin.

A peine installé, il se mit en devoir de dévorer un énorme morceau de pain accompagné d'un cervelas, arrosant de temps à autre cette maigre pitance d'une goutte de vin tiré d'une gourde; le tout avait été sorti de l'inévitable sac qui était assis en garde-manger.

Cependant cinq ou six voyons voyant notre homme placé d'une si confortable façon, s'étaient mis en devoir de le rejoindre, et tous plus ou moins adroitement, étaient parvenus à gagner la toiture.

Le surveillant No 15 entendant sur sa tête un bruit inusité, s'empressa de sortir, et son étonnement fut extrême en voyant tant du monde sur le toit de sa maisonnette où il a tant de peine à se loger seul. Transporté d'une juste colère, il crie, hurle, menace d'aller chercher la garde ou son bâton et de monter lui-même à l'assaut.

Les plus craintifs se laissent glisser à terre, non sans risquer contusions et bosses.

Trois envahisseurs persistent à demeurer. Le surveillant va chercher sa canne, mais sa canne est trop courte, il ne peut les atteindre. Il veut monter, mais ses muscles ne sont pas à la hauteur de son courage. Il veut appeler en secours la ville, mais se frayer un chemin à travers la foule est chose impossible.

Une idée sublime vient de germer dans sa tête. Ses yeux s'illuminaient de joie : il rentre dans sa cahute et en sort une seconde après, un sac à la main, et se met à asperger d'importance les impertinents.

Deux d'entre eux, mouillés jusqu'aux os, s'en prennent de descendre.

Un seul est resté : c'est l'Auvergnat. Calme comme le destin, il n'a pas reçu une goutte d'eau : il s'avance, il accompagne ses hostilités enveloppé de son sac, qui lui a servi de paletot imperméable en caoutchouc.

Le surveillant No 15 n'a plus de projectiles ; sa fureur augmente, il menace l'homme au sac qui ne s'occupe plus de lui. Cependant il se retourne, et de l'air d'un homme qui veut payer l'hospitalité qu'on lui donne par un bon conseil, il dit tranquillement au fonctionnaire :

—Tu ferais mieux de regarder passer la garde.

Et comme le soleil devient vif, il attache son immense laie de toile aux branches de deux arbres voisins de la cabane, et seul à l'ombre au milieu de cent mille personnes qui grillent, il s'étend sous son sac qui est devenu une tente.

De la maison Frascati et des maisons voisines, les cigares et les fleurs pleuvent sur nos braves troupiers, et des gamins, attachés à l'armée, sans doute, s'empressent de les ramasser et de les leur remettre ; plus d'un bouquet et plus d'un paquet de cigares viennent tomber sur le sac ou sur le toit du kiosque. L'Auvergnat prend un cigare dans un paquet et l'allume, puis une fleur dans un bouquet et la met à sa boutonnière. Comme la foule paraît murmurer en voyant ce larron, il dit simplement :

—Moi aussi, j'ai été soldat.

Et il jette religieusement le reste en criant : "Vive la ligue !"

La pluie vint, une pluie torrentielle, une pluie de jour de fête,—le ciel ne fait pas les choses à demi.

Dans le temple voisin chacun cherche un salle, diraît Théramène pour allonger son récit. Mais nous qui préférons la vérité à l'éloquence, nous nous voyons dans la nécessité de dire que personne ne bougeait. Les pékins voulaient prouver aux militaires qu'eux aussi étaient guerriers et que l'hydrothérapie ne les effrayait pas. Les gardes nationaux prenaient même certains airs.... affectaient certaines attitudes qui n'appartiennent qu'aux gens habitués à supporter les plus rudes épreuves.

Fait-il dire que pendant que la multitude ruisselait autour de lui, notre homme, sec comme un hareng, ouvrait un dégoût et que son sac était devenu un parapluie !

Cérémonie finie, chacun s'en fut dîner. Lorsque l'homme à la veste de velours se fut assuré qu'il ne lui restait plus à contempler le moindre trouplet, il descendit de son toit comme il y était monté.

Le surveillant No 15 l'attendait là.

—Vous mériteriez bien d'avoir affaire à moi, dit ce dernier.

—Pourquoi ? demanda l'Auvergnat ; je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas démoli la maison, je pense ! Si tu n'es pas content, je te f... iche dans mon sac la tête la première.

Le préposé aux voitures, brave homme au demeurant, se mit à rire et laissa passer son hôte forcé. Lorsque l'homme et le sac furent sous nos fenêtres, à portée de la voix, l'un de nous cria à l'Auvergnat :

—Hé ! l'homme.... oui, vous, combien voulez vous de votre sac ?

—Il n'est pas à vendre, répondit-il.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il m'est nécessaire, aujourd'hui, je l'ai pris par habitude, *je n'en crois pas besoin*, mais, ordinairement, il me sert à gagner ma vie.

—Quel métier faites-vous ?

—Je vends des peaux de lapins aux fabricants de chapeau de soie.

Il salua et s'en fut. Au coin de la rue, un jeune chat dépaysé au milieu de tant de monde vint s'embarrasser dans ses jambes ; d'un tour de main, le pauvre matou fut au fond de ce sac qui, après avoir été tour à tour échelle, coussin, garde-manger, mackintosh, tente, parasol et parapluie, reprenait son véritable emploi.—C'était une carnassière.

Jules NORIAC.

LA CANNE DU DOCTEUR ROCHE.

I

Je viens de recevoir un choo !!! Ce matin, le courrier dépose chez moi un billet bordé de noir, m'annonçant la mort de M. Félix-Joseph Roche, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de soixante-dix-neuf ans.

J'ai toujours connu cet excellent homme. D'abord, mon père et ma mère l'aimaient beaucoup ; c'est lui qui m'avait introduit dans ce monde et qui m'avait tiré de toutes les phases critiques du premier âge.

Quelquefois, en passant devant notre collège, on le fue inscrédit vers huit ans, le dotiens entraînait de son propre mouvement, et de son unique autorité il me faisait venir au parloir, m'asseoir sans en avoir l'air (il craignait quelque chose du côté du cœur) ; puis il s'en allait après m'avoir donné dix sous pour acheter du chocolat, disait-il, à notre concierge qui en tenait boutique.

Très peu de temps après ma sortie du collège, je quittai la province et je ne revis plus que de loin en très loin le docteur Roche. Mais je sale qu'il me continuait son affection, et qu'il avait même la faiblesse de parler de moi avec fierté, s'imaginant que j'étais devenu un personnage.

Aussitôt le reçu du funèbre billet, j'écrivis une lettre de condoléance au fils aîné de M. Roche, que je n'avais jamais connu, lui, que par des rapports de courtoisie. Il me répondit que le docteur était mort avec tou e sa connaissance, qu'il avait parlé de tous ses amis, jeunes et vieux, et notamment de moi, et qu'après avoir disposé de quelques menus souvenir envers une dizaine de personnes, il avait recommandé que l'on m'offrît de sa part une certaine canne assez lourde et démodée. "C'est singulier, ajouta-t-il, j'avais toujours cru qu'Evariste (c'est moi) aurait écrit l'histoire de cette canne. Elle l'intéressait beaucoup lorsqu'il était petit. Il l'aura oubliée.... Voici pour l'en faire souvenir... mais je ne serai plus là pour la lire."

Il n'existe pas, selon moi, de sensation plus compliquée et plus délicate que d'apprendre que l'on était fidèlement aimé, là où nous ne portions plus m ême le tribut d'une pensée indifférente. J'a- vous eu de faute, depuis des années,—je m'en accuse,—j'appartenais à l'ardenta et dangereux soucis, qui entre autres honnêtes images avaient chassé l'une des premières, celle du docteur Roche. Mais combien, le soir où j'apprenais cela, j'en ai été pris de remords, et combien je me suis reproché mon injustice envers le vivant ! Littéralement, je ne pensai plus qu'à lui, pendant des heures.... et tandis que ses enfants, ses plus chers, faisaient trêve à leur douleur, pour causer avec les hommes spéciaux de leur deuil, de leurs pertes et du partage des biens, j'adressai au docteur Roche une larme chaleureuse, et je le rayonner son nom au centre des premières émotions de ma vie et de tout un monde disparu.

II

.....Je revis la grande maison blanche, entourée de chantiers de bois, et bordée de palmiers. A cause du jour qui baignait ses assises et des ponts qui assuraient sa communication avec les jardins, cette construction, élevée jadis par un blanchisseur, prenait des airs de castel.

C'était un de mes oncles qui l'habitait au temps dont je parle, et, presque enfant encore, j'y avais demeuré quatre mois avec mes parents, tandis qu'on restaurait notre maison à la ville.

Pendant le jour, je n'étais pas trop mécontent de l'existence, et le temps passait assez gaiement à jouer à cache-cache, entre les piles de bois, avec les petites filles du boulier.

Mais le soir, quand père et oncle étaient allés faire une partie de cartes au cabaret du *Cœur Joyeux*, et que les deux femmes, restées seules avec moi, passaient la soirée à trembler au coin du feu, car elles étaient extrêmement peureuses, j'éprouvais un périodique malaise qui devait neutraliser les bienfaits si vantés de la vie des champs.

Ce qui ajoutait comme un piment, dont je n'avais nul besoin, aux dispositions naturelles de ma mère et de ma tante, c'est que le mari de cette dernière, homme d'une grande force physique et d'un caractère violent, faisait un commerce où il était besoin d'une main très rude pour maintenir les ouvriers, presque tous Belges, et faisant peur d'honneur à la Belgique.

Entre plusieurs de ces hommes et leur chef il s'était quelquefois passé des scènes où le patron n'avait eu nullement besoin de recourir à la force pour se faire rendre les respects qui lui étaient dus. Il en était résulté une bande présumée d'ennemis.

Quelquefois, à la tombée de la nuit, c'était la consignée qui avait eu rôder autour des chantiers le grand Pierre de Rouiers, ou le petit Charles de Monscron.

Alors, au moindre bruit des branches, les deux femmes croyaient voir se dresser entre elles le tricot de laine de ces redoutés bandits. Alors pour faire nombre, elles appelaient au salon la cuisinière, qui les rassurait avec des légendes de chaudières. Ah ! je ne m'ennuyais pas beaucoup !

III

Un soir, au plus fort d'une de ces alertes, la sonnette de la rue résonna avec un bruit sec et impérieux. Je crus que nous allions être renversés dans le foyer par le mouvement brusque de la cuisinière. Il faisait grand froid, j'ai négligé de le dire. Avant que toute l'honorable société fut revenue de sa surprise, un second coup, plus violent encore, sembla vouloir ordonner que l'on se décidât sur-le-champ, autrement l'on paraissait décidé à se faire justice soi-même.

—Hé bien, Jeannette, dit ma tante, vous n'allez pas ouvrir !

—Madame, il fait tant froid, et si c'était le petit Charles !!!

—Voyons, vous êtes folle à présent. C'est monsieur qui aura oublié sa clef sans doute.

Du salon où nous étions réunis à la porte de la rue, il n'y avait pas un trajet moindre de cent mètres, sur un terrain à ciel ouvert, agrémenté de hangars pleins de copeaux et de piles de madriers, où cinquante malfaiteurs auraient pu se cacher.

Jeannette se montrait toujours récalcitrante au suprême degré. L'on transigea, c'est-à-dire que nous allâmes ouvrir à quatre, mais auparavant nous demandâmes de nos quatre voix altérées :

—Qui est là ?

—Moi, superlotte ! Ouvrez !! répondit d'un ton non moins pressé que l'avaient été ses deux coups de sonnette un personnage inattendu, mais pour le moment très bien venu, dans lequel nous reconnûmes le docteur Roche.

Il avait été appelé dans la soirée pour réduire une fracture à la suite d'un accident arrivé au contremaître d'une filature voisine, et comme il avait très froid au retour, il venait prier ma tante et ma mère de lui faire la charité d'un verre de punch ou de vin chaud.... très chaud.

Le bonheur, le succès, la joie triomphant des causes diverses, elles mêmes subdivisées en une infinité de nuances dont il sera à jamais impossible de décrire le code.

La présence de M. Roche était par elle-même un fait assez ordinaire. Elle nous plongea cependant tous quatre dans une sorte d'ivresse. Le vieux médecin surtout délirait. Elles s'employèrent ensemble à la confection du cordial, et ce ne fut pas sans peine que le docteur se décida à n'en boire qu'un seul. Elles voulaient le faire passer successivement d'un vin chaud sans eau à un punch composé seulement de sucre et de rhum.

Pour le retourir, elles lui racontèrent mille histoires, le questionnèrent sur sa famille et ses domestiques, sur son chat qu'elle avaient trouvé le matin, lorsque le docteur était venu à pied. Elles le supplièrent d'allumer sa pipe, et cependant elles exécraient l'odeur du tabac. Elles lui firent narrer l'accident de contremaître, on parla aussi d'opérations chirurgicales et du chloroforme. Le docteur eut un mot superbe : "Je donne qui se fait endormir, nous dit-il, n'est pas digne d'être opéré." A l'exception de ces rares saillies, M. Roche était non pas taciturne, mais silencieux comme un homme qui se repose ou qui n'entend pas les propos des femmes. Il regardait le foyer, le menton appuyé sur sa canne. Le punch lu, il se leva.

—Désolé de partir, nous dit-il, mais j'ai trois kilomètres à faire, et il faut que demain je sois à l'hôpital à six heures et demie.... sans compter que je pourrais très bien être dérangé la nuit.

Nous le regardâmes tous d'un air d'admirative compassion. Il nous parut plus grand que nature et, avec ses cheveux gris en brosse, bean comme un dieu.

—Et, lui dit-on, vous n'avez pas peur de vous en retourner seul ?

—Peur de quoi ?

—C'est à cause du petit Charles de Monscron....

—Eh bien ! si le petit Charles ou un autre aime à causer, voici une personne trop bien élevée pour ne pas leur répondre, dit le docteur en nous faisant remarquer le tour moins qu'élégant, mais joliment dénisif, de son rotin.

Il partit, et avec lui tout notre entrain, et comme notre vie.

Pour regagner la ville, le docteur Roche ne prit pas la grand'route, mais le long de la rivière, ce qui abrégeait bien d'un quart d'heure.

C'étaient le silence et la solitude du désert, et la présence humaine m'y laissait deviner que par les lointaine de quelque ligne de réverbères. A peu près à mi chemin, le docteur, qui était distrait et pas surpris un pas moyen, aperçut distefoie qu'il n'était pas seul à se promener sur la rive. Un homme, paraissant être sorti de la haie qui bordait la route de l'autre côté, s'approcha de M. Roche.

Le docteur crut avoir fait la la méd'on coutumière aux malins de l'étranger, mais, du moins il ne crut pas entendre, car il entendit fort bien qu'on lui demandait de l'argent. M. Roche ne fit pas de longs discours ; un excellent coup de bâton, appliqué sur l'épaule de l'agresseur, lui fit en même temps pousser un rugissement de douleur et lâcher son couteau.

Sans être gradé positivement par ce premier succès, mais se voulant pas en rester le légitime profit, M. Roche administra une volée complète au vagabond, qu'il laissa gisant par terre, en le saluant de cet adieu :

—Si tu es le petit Charles, va le dire à Monscron.

Le lendemain, à six heures et demie du matin, après s'être rasé lui-même, avoir déjeuné et lu son journal, M. Roche entrait à l'hôpital, où sa visite était chaque jour impatiemment attendue par les bonnes sœurs, qui chérissaient en lui, sous ses aîtes bourrus, leur maître en science et leur ami en dévouement !

—Rien de nouveau, ma sœur ?

—Rien de nouveau, monsieur Roche, sinon que l'on nous a amené sur les cinq heures un *bras casse*. C'est un homme qui a été rossé de coups et trouvé presque mort sur le bord de l'eau. C'est à n'y rien comprendre, car l'homme est très vigoureux et on n'a pas dû le battre pour le voler. C'est encore bien sûr quelque Flamand qui se sera fait une mauvaise affaire.

Le docteur devina tout, mais ne dit rien. Il reconnut son homme,—bien mieux il lui permit le bras.... et puis il lui donna vingt francs pour retourner dans son pays, après lui avoir nommé le propriétaire du bâton qui se moquait si bien des couteaux. M. Roche attendit longtemps avant de conter cette histoire à personne. Il craignit que le malheureux ne fût inquiété.

Il s'illusiona, il n'eut pas à se repentir de son humanité, car il reçut un jour, des environs de Tournai, une lettre d'un curé de village, qui prenait, disait-il, la liberté de lui annoncer, au nom d'un de ses paroissiens ne sachant pas écrire, que la personne convertie par lui, docteur Roche, avait quitté franchement la carrière du travail et de l'honnêteté.

LOUIS DEPREY.

Ayez foi en le "Creole Female Tonic" et jamais vous ne vous en repentirez. C'est un remède préparé particulièrement pour les femmes.

LA CAGE.

La croisée, grande ouverte, était encombrée de volubilis grimpants, aux tons violacés, de liserons blanc d'argent et de rouges capucines, mariant leurs nuances chatoyantes aux feuilles vert tendre d'une vigne vierge, qui pendait racine dans une potiche du Japon reposant sur l'entablement de la fenêtre, au-dessus de la gouttière.

Au milieu de ce fouillis de parisienne verdure, en ce jardin microscopique mais charmant, comme tous ceux que les dernières grisettes élèvent en guise d'antel à cette souriante nature qu'elles adorent, tout en ne la connaissant guère que par oui dire, la cage était accrochée à un fil de fer. Son prisonnier, un pinson rapporté de la veille, du bois de Meudon, par les hôtes de la chambrette, regardait de ses petits yeux ronds et vifs, mobiles perles noires, la forêt des tuyaux de cheminées qui s'étend, sinistre, sur Paris. Inaccoutumé à un tel spectacle, il manifestait sa surprise par de significatifs battements d'ailes, se demandant quelle étrange chose il voyait, et pourquoi cette singulière forêt de troncs noirs, d'où s'échappaient des fumées bleuâtres comme celles qui tirebouchonnent dans les cairières du hallier natal, quand, dans les froides journées d'automne, les bûcherons allument un feu de brindilles pour se réchauffer, ne portait ni branches ni feuilles.

Il voyait aussi voleter d'autres oiseaux qui ne lui ressemblaient pas, des oiseaux dont le plumage, d'un gris cendré, parfois rayé, lui était inconnu. Et tous en enviaient ces libres congénères, il était évahi de ce qu'ils pussent vivre dans ce lieu bizarre, fait d'un amoncellement de pierres, lesquelles n'avaient pas la forme des rochers qui lui étaient familiers. Cependant le même ciel bleu ou rutilé le bon soleil surplombait ce fantastique pays, et au loin, bien au-delà de cet amoncellement de pierres, le regard perçant du prisonnier découvrait de vastes étendues vertes et des arbres véritables tout chargés de ramures touffues.

Soudain, saisi par un frénétique désir de liberté, l'oiseau se rua, pour la centième fois peut-être, contre les barreaux de son étroite cellule, meurtrissant ses fines pattes et semant sur le plancher un peu de son duvet et de sa plume. Brisé par cette fureur inutile, il revint à son perchoir pour reprendre des forces nouvelles et recommencer sa vaine tentative. Au moment où il allait s'élancer encore, il entendit une voix que nous autres hommes aurions trouvée bien calme et bien douce, mais qui lui paraissait effroyablement retentissante. La voix disait :

—Est-il gentil, est-il mignon ! Petit ! petit ! petit !

Alors le malheureux oiselet, au comble de la frayeur, entendit une autre voix formidable, terrible, presque aussi grosse, pour un pauvre passereau, que les grondements du tonnerre, et à côté de laquelle l'autre paraissait argentine et claire, toute frêle, qui parlait ainsi :

—Pico, oiseau de malheur ! ce n'est oiseau et vous avons en grand tort de l'attraper hier. Il était heureux dans les bois.... Ici, il mourra. Vois donc, il a le bec consangnanté.

—Mais non, répondait la voix frêle ; je l'apprivoiserai.... Quand tu ne seras pas là, il me tiendra compagnie.... Je serai tant de soin !.... de l'aimerai tant !

—Si tu veux, répétait la grosse voix ; mais les oiseaux sont faits pour vivre en liberté et non pas en prison.

—Oh ! Marc ! reprenait la voix frêle, que tu parles donc jolie petite cage !

La grosse voix roula en éclats plus sonores et prolongés, et la voix frêle murmura, comme une plainte :

—Tu te moques toujours de moi.

Un silence de quelques minutes succéda à ce dialogue, silence interrompu par des cris aigus, des cris d'oiseaux faibles, semblables à ceux que font les oiseaux qui roucoulent lors amours aux oiselles. Puis un calme absolu au bout duquel la grosse voix dit :

—Voyons, Eva, maintenant que tu es consolée, soit raisonnable : donne la voyse à ce oiseau qui s'étonne. Je l'achèterai au serin qui sera très content de trouver du millet tout décortiqué et un bon colifichet bien doré taudis que ce pinson se laissera crever de faim plutôt que de toucher à cette nourriture qui n'est pas faite pour lui.

Et le pinson vit tout à coup une troué lumineuse se faire à la grille arrêtée du sachet suspendu. La porte de la cage venait de glisser dans la rainure et restait haut levée. L'oiseau prit son élan et s'enfuit, ailes déployées. Mais ses ailes étaient engourdies : il alla s'abattre sur une terrasse voisine, de l'autre côté de la rue. Désorienté, fatigué déjà, il se reposait, tout en se consultant pour savoir quelle direction il devait donner à son vol, afin de regagner le bois paternel.

Pion ! pion !.... pion ! pion !.... pion ! Et le fugitif avait pour ses trousses un fort parti de bande de ces oiseaux dont le plumage gris cendré lui était inconnu, —il avait peu voyagé, étant tout jeune encore—et qui, hérissés, droits sur leurs ergots, d'aspect belliqueux, poussaient ce cri de guerre : Pion ! pion !....

De toutes parts, des oiseaux arrivaient. Ils formaient autour du libéré un cercles menaçant qui se resserrait de plus en plus.

Quel est cet étranger qui ose venir piétiner sur notre domaine ? disaient les merrots,—car cette foule était composée de ces oiseaux de sac et de corde s'il en fut—fendons lui le crâne !.... Pion ! .... Pion !....

Et la guerre commença.

Le pinson se défendit comme il put. Mais que pouvait-il contre ce ramas qui le tenait, mais contre vingt ? Fair vers les coteaux boisés qu'il apercevait à l'horizon ? La distance était trop grande et la poursuite cet été trop ardente. Alors, pendant la durée d'un éclair, il tourna ses yeux, déjà obscurcis par les affres de l'agonie commençante, vers la cage toujours ouverte, refuge certain où ses agresseurs ne l'eussent pas suivi. Mais s'était reprendre la geôle et plutôt que de perdre une seconde fois la liberté, le pinson préféra la mort. Il lança vers le ciel impuissant un dernier trille de détresse où pourtant tous ses regrets de ne plus jamais revoir la forestière patrie, tendit son crâne au bec des assassins et se renversa les pattes en l'air, pour mourir comme font les petits oiseaux.

Dans la chambre où l'on avait été témoin de cette scène sauvage, la voix grêle, vibrant d'une façon étrangement musicale et tendre, prononça ces paroles :

—Oh ! si j'avais eu mon Dieu....

A quoi la grosse voix répliqua :

—*On ne sait jamais*. Puis, vois tu, le pinson est un poète, parmi les oiseaux, l'on ne met pas les poètes en cage, ma bien-aimée....

Et la voix ajouta plus bas, très bas, comme pour ne point être entendue :

—.... la cage fût-elle un cœur de femme.

SUTTER LAUMANN.

Ne vous insurgez pas si vous êtes malade.—Le "Creole Female Tonic" rend forte la femme faible ; il renouvelle son sang et lui donne une vie nouvelle. Il stimule le système avec les plus heureux effets. Nous le recommandons partout aux femmes qui souffrent, comme un remède souverain.

WOLFF'S
ACME
BLACKING
Employé par les hommes, les femmes, et les enfants
UN NETTOYAGE DURE UNE SEMAINE
PRESERVATEUR DU CUIR
EST IMPERMEABLE
SUPERBE POLI
VENDU PARTOUT.
CHAQUE ménage CHAQUE bureau
CHAQUE artisan CHAQUE remise
DEVRAIT PAIRE USAGE DU
DIK-DON
Vert en même temps.
PEINDRA LES MEUBLES VIEUX ET NOUVEAUX
PEINDRA LE VERRE ET LA PORCELAINE
PEINDRA LES ARTICLES DE FER BLANC
PEINDRA VOS VIEUX PANIERS
PEINDRA LA VOITURE DE BEBE
Se vend partout.
WOLFF & RANDOLPH, Philadelphie.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 15 août 1891.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ce jour de semaine.....	$811,854 00	$88,486 00
Même temps la semaine dernière..	898,453 09	126,814 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE.—Souverains Victoria, $4 80 à 4 90; 20 marcs, $4 00 à 4 70; 20 francs, $3 80 à 3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25 pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20 pesos, mexicain, $19 40 à 19 60; or mutilé américain, 90 à 95c.; or léger américain, 87 à 90c.; dollars mexicains, 76 à 77c.; sols péruviens, 75 à 76; pesos chilens, 75 à 76; argent mutilé américain, 60 à 70c. par oz; 5 francs, 95 à 98c.; argent suisse, par oz, $4 00 à 4 50. Billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 18 à 19 francs; change, billets, 25 à 24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans.—L'argent continue en demande modérée mais stable.

Argent exceptionnel.....		—@8
Argent du jour.....		6@7
Prêts sur garantie collatérale.....		6@7
Titres du do		6@8
Papier hypothécaire.....		—@8

New York—Taux de l'argent 2 0[0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2 1[2 0[0; escompte bills, T. N. 4 1[4 —.

Paris—Rentes—Jour fériés.

Argent en lingots (par on for) Londres 45 1[4; New York 100 1[4 0[0; Nile Orleans 99.

CHANGE.

REISCHMANN & CIE.

LE STERLING est inactif et nominal

Commercial (60 jours).....	482	
Traites de banques (60 jours).....	487	
LeS FRANCS sont inactifs et nominaux		5 1[2@5 1[4
Francs de commerce (60 jours).....	5 22 1[2	
Traite de banque (60 jours).....	5 20	

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est inactif et nominal.

Traites de commerce pair d'où.		
Traites de banques 50c. de prime.		
Les banques tirent des chèques 50c. de prime.		

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

10 actions Cie Générale Transatlantique		57
10 actions Cie Slaughterhouse Co.....		97
10 actions N O Brewing Ass.....		118
10 actions de parts de fondateur do.....		1
10 actions du Crescent City R R Co.....		99
36 actions Crescent City R R Co.....		99

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur par part	Offre de Demande
American National.....	100	102@ 110
Bank of Commerce.....	10	18
Canal & Banking Co.....	100	110@ 115
Citizens.....	100	119@ 122
German National.....	100	255
Germania Savings.....	100	245
Hibernia National.....	100	200
Louisiana National.....	100	
Metropolitan.....	100	108
Mutual National.....	100	108
N O National.....	100	200
People's.....	50	112
State National.....	100	100
Union National.....	100	122
Whitney National.....	100	108
Southern National.....	100	108
Trusts.....	100	11
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	50	—@—
Firemen's Ins.....	50	—@—
Germania Ins. Co.....	100	127
Hibernia Ins.....	100	
Home Ins.....	100	132
Lafayette.....	50	
Merchants Mutual.....	100	90
New Orleans Ins. Ass.....	50	20@ 30
New Orleans Ins. Co.....	100	90
Pelican Mutual Ins.....	100	100
Southern Ins. Co.....	100	110
Teutonia.....	100	126
Union.....	50	
Chemins de fer urbains.		
Carrollton.....	100	111@ 114
Crescent City.....	100	98@ 99
Canal and Claiborne.....	100	
New Orleans City.....	100	124
Orleans.....	50	65@
St Charles Street.....	50	
Actions diverses.		
C. C. Slaughterhouse.....	50	56@ 59
Imp. Bonded Warehouse.....	100	
Jefferson City Gas Light Co.....	100	
Louisiana Gas Light Co.....	50	
Louisiana Ice Man Co.....	50	
Metairie Cemy Ass.....	100	
N. O. Gas Light Co.....	100	97
N. O. Waterworks Co.....	100	90
N. O. Brewing Ass.....	100	118
N. O. Cold Storage Co.....	100	
Sugar Shed Co.....	100	20
Louisiana Electric Light Co.....	100	
Standard Gauge & Dock Co.....	100	
Standard Fireless Eng Co.....	10	12
Graham P. & G.....	100	
Rosella Gravel.....	100	
Jackson Club.....	100	
Varis Theatre.....		
M. L. & R. Ass.....		
Takamine Ferment Co.....		
Edison Elec. Illuminating Co.....		
Comte T. Stand.....		
Bons d'Etat.		
Louisiana 4's.....	84@	85@
Louisiana 3's.....		
Bons de ville.		
Premiums.....	15@	15@
Premium drawn number.....		
Privilege on Premiums.....		
Consolidated 4's.....	100	
Consolidated 6's. Crescent.....	100@	
Extended 6's. Consol. Crescent.....	104@	105
Extended 6's.....		
Extended 6's. R. R.....		
Extended 6's. Waterworks.....		
Extended 6's. Parks.....		
City 6s per cent certificates.....	101	
Consolidated coupons.....		
City 5's.....	99@	99@
City 7's, old.....		
City 7's, new.....		
City 7's, gold.....		
Houston Funding.....		
Houston Reg. Coupons.....		
Bons divers.		
United States 4's.....		
Canal and Clais. St. R. R. mort.....		
Jackson R. R. 2d mort. coup.....		
Jackson R. R. 2d mort. dec.....		
Cotton Exchange Stock.....		
Produce Exchange Stock.....		
Board of Trade Stock.....		
Mech., Dealers and Lumb. Ex.....		
Sugar Exchange.....		
Morgan's L. and T. R. R. 7's.....		
Morgan's L. and T. R. R. 6's.....	107	
New Orleans Gas bonds.....		
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort.....		
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.....		
St Charles Hotel Co. mort.....		
Crescent City RR. 1st.....		
Crescent City RR. sec. mort.....		
N. O. City Railroad Co. mort.....	118@	122
Carrollton RR. Co. mort. (1892).....		
Carrollton RR. Co. mort. (1902).....		
N. O. Brewing Association bonds.....	104	
N. O. Waterworks Co. 1st mort.....		
Louisiana Ice Man Co. 1st mort.....		
Louisiana Ice Man Co. 2d mort.....		
Louisiana Ice Man Co. 3d mort.....		
La. Elect. Light Co. 1st mort.....		
La. Elect. Light Co. 2d mort.....		
Lever S. Cotton Press mort.....		
Hyton Land Company bonds.....		
Edison Bonds.....		
Cotton Exchange 1st mort.....		

Certificats et Warrants.

State Warrants, ordinary, 1884.....		
State Warrants, ordinary, 1885.....	25	
State Warrants, ordinary, 1886.....	25	
State Warrants, ordinary, 1887.....		
State Warrants, ordinary, 1888.....	50	
Police certificates.....		
School certificates.....		
City scrip, old.....		
City scrip, new.....		
Jan. int. cert. on State consols.....		
Certificate issue on verin de l'acte 93 de 1880.....		
Unpaid State coupons No 12.....		
Unpaid State coup. prior to No 12.....		
State school warrants.....		
Collateral Securities.		
Rescue.....	5@ 1.25	1.50

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NOUVELLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 100 balles et 100 à arriver.

Le marché est calme.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅜c. plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary.....	5⅝ nom	5⅝ nom
Ordinary.....	5 15[16	5 15[16
Good Ordinary.....	6⅛	6⅛
Low Middling.....	7 3[16	7 3[16
Middling.....	7⅝	7⅝
Good Middling.....	8⅜	8⅜
Middling Fair.....	8 9[16	8 9[16
Fair.....	10⅛ nom	10⅛ nom

FUTURS

Stables.

Janvier 7.95 à 7.96; février 8.05 à 8.06; mars 8.14 à 8.15; avril 8.24 à 8.25; mai 8.34 à 8.35; juin 8.44 à 8.45; juillet — à 8.47; août 7.43 à 7.46; septembre 7.53 à 7.54; octobre 7.68 à 7.69; novembre 7.76 à 7.77; décembre 7.85 à 7.86.

Les ventes comprennent 10,200 balles.

MARCHES EXTERIEURS.

Aujourd'hui le middling était coté à Galveston 7 7[16 à 7⅛; à Savannah 7⅝; à Charleston 7⅝; à Wilmington 7⅞; à Norfolk 7⅞; à Baltimore 8; à Boston 8 1[16; à Philadelphie 8⅛; à Memphis 7⅞; à Augusta 7⅞.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Calme.

Cotes :